

Zeitschrift: ASMZ : Sicherheit Schweiz : Allgemeine schweizerische Militärzeitschrift
Herausgeber: Schweizerische Offiziersgesellschaft
Band: 118 (1952)
Heft: 8

Artikel: Quatre années de défense de l'occident : fondaments et réalisations
Autor: Pergent, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-23759>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

schlecht bestellt ist. Die Zuteilung von Panzern oder gepanzerten Panzerabwehrgeschützen an die Infanterie muß zur Folge haben, daß man die Artillerie von ihrer «infanteristischen» Verwendung entbindet und wieder zur Führungswaffe macht; auch aus dieser Überlegung heraus drängt es sich auf, diese künftigen Panzerabwehrmittel nicht den Leichten Brigaden, sondern den Divisionen zuzuteilen.

Die Armee eines Kleinstaates, die aus militärpolitischen, strategischen und aus reinen Gründen der zahlenmäßigen Unterlegenheit in jedem Sinne in die Defensive gedrängt sein wird, hat eifersüchtig darüber zu wachen, daß ihr für den taktischen Kampf eine Schwergewichtswaffe, damit ein Führungsinstrument – und damit ein Minimum an *Handlungsfreiheit* gewährleistet ist.

Quatre années de défense de l'occident

Fondements et réalisations

Par J. Pergent

Par esprit d'exactitude, il faut préciser que la quatrième année n'est pas encore révolue, bien qu'on en saisisse déjà le sens. De plus ces quatre années se subdivisent en deux années pleines pour la création de l'alliance sur le seul plan politique; et deux années de réalisations militaires dont les bases essentielles sont solidement établies, quelques points toutefois n'étant pas encore acquis; par contre l'appareil militaire n'est pas achevé, ou même assez loin de l'être.

Un raccourci historique. Il faut remonter à 1948 pour avoir une vue judicieuse du développement de la Défense Occidentale. L'expansion soviétique est parvenue au cœur de l'Europe, où elle s'est assurée une position dominante: «le quadrilatère de Bohème». Bien que cette expansion se termine par un double échec à Berlin et dans les Balkans, par la défection de Tito, il n'y a plus rien à céder à moins de se replier sur les Pyrénées. D'ailleurs les Américains ont défendu l'avant-poste berlinois à la portée extrême de leurs moyens et sans aucune position stratégique de valeur organisée plus à l'arrière. L'Europe occidentale, à part des forces minimales d'occupation, et disposées comme telles, est vide de troupes aptes à des opérations. C'est ce qui avait fait dire au Maréchal de Lattre de Tassigny que les seuls éléments militaires existants – il faut entendre par là, organisés, encadrés et armés – étaient l'armée des milices helvétiques.

La défense de l'Occident était réduite à ses soubassements, qu'on appelle maintenant les positions périphériques: les Iles Britanniques au nord; les Pyrénées et le bassin méditerranéen au sud. Presque la situation de 1942 face à l'Allemagne hitlérienne. Une tentative avait cependant été faite pour grouper les Etats continentaux et leurs ressources: France, Angleterre et Benelux. Un rideau aurait peut-être été tendu entre ces soubassements, de la Mer du Nord aux Alpes. Mais de quelle valeur? Quelle coupure du terrain aurait-il pu défendre? Certainement même pas le Rhin. Tout au plus une action retardatrice.

Les Etats-Unis prennent alors l'affaire en main et traitent avec onze pays «atlantiques». Ils conduisent «bilatéralement» les négociations pour parvenir après deux ans d'efforts patients au «Pacte de l'Atlantique-Nord». A peu près tous les pays «libres» sont inclus dans cette coalition. La stratégie et la géographie ont fait peut-être davantage que des options mûrement réfléchies. Et le «coup de gong» coréen en juin 1950 a hâté le processus. Ainsi les jeux sont faits. A l'expansion soviétique et à la «satellisation» des pays de l'Europe orientale, a répondu avec deux ans de retard «l'intégration» des riverains atlantiques, ou riverains éloignés, ou partenaires en potentiel.

Dès lors le globe est coupé en deux mondes rivaux avec deux pôles d'attraction dans un continent différent – mais la coupure s'opérant au travers du vieux continent européen. Et chacun des deux groupes de puissances réunit plus du tiers des terres et des peuples du globe, à peine un tiers restant flottant. En dessus de ces deux groupes il n'en est pas d'autre et surtout il n'existe pas la possibilité de la formation d'un autre.

On est loin, bien que tout proche encore, des conflits européens. Le dernier – franco-allemand – avait déjà cristallisé les forces du globe, toutefois sans les y impliquer foncièrement et en laissant subsister l'éventualité d'un surclassement. Celui-ci s'est déjà dessiné durant le second conflit mondial et il s'est opéré maintenant en toute plénitude. Cette fois se jouerait le va-tout du globe. Il semble que les «éliminatoires» et «demi-finales» sont disputées et qu'il ne reste qu'à courir la «finale» monstrueuse de la race blanche. Serait-ce peut-être ensuite la seule chance d'une paix perpétuelle?

Mais, pour le moment, malgré cette amplification des conflits, le dernier, si dernier il y avait, ne se déroulerait pas moins dans le même espace prédestiné des anciens conflits, c'est-à-dire la grande plaine européenne et plus particulièrement à son aboutissement vers les mers.

Stratégie inter-continentale. En parvenant maintenant dans le vif de cette situation à l'échelle du globe, il y a lieu de faire ressortir les principales caractéristiques ci-après:

- du côté oriental, unité politique et de commandement militaire absolue; tandis que du côté occidental subsistent l'individualisme des nations et une distorsion des commandements selon les différents théâtres;
- potentiel technique et industriel plus faible d'une part; beaucoup plus élevé de l'autre;
- et essentiellement, caractère nettement continental de la masse eurasiatique, et aussi très nettement maritime du groupe de l'Atlantique;
- enfin, primauté reconnue au théâtre européen, du moins dans l'état actuel des choses.

La taille des théâtres d'opérations s'est agrandie à la mesure de l'immensité des conflits, à celle de l'étalement des armées de millions d'hommes et à l'infinité des espaces aériens utilisables. Il est de fait qu'il s'est déjà établi un «front» en puissance, pour employer la terminologie de 1914—1918 et en attendant qu'un nouveau mot d'une conception moins linéaire le supplée.

Ce front fait le tour, si ce n'est du globe, du moins d'un hémisphère. Il encercle la masse eurasiatique, mordant en général sur les terres. On peut y distinguer quatre grands compartiments, ou théâtres, très différenciés par leur géographie, aussi bien que par la géographie humaine et les conditions politiques:

- le théâtre européen, allant du Cap Nord de la Norvège à l'extrémité des Balkans, ou même jusqu'au fond de l'Anatolie. Population très dense; civilisation et richesses très développées; réseaux de communications excessivement riches; des forces armées toutes sous commandement unique, dont le P.C. est à Rocquencourt (Paris), qui doit de surcroît englober une armée «européenne» comportant des éléments non-«atlantiques». Certainement le théâtre principal à tous points de vue; la preuve peut en être faite rien qu'en évoquant les conséquences de sa perte éventuelle au profit de l'adversaire de l'Est. Néanmoins cette primauté pourrait être mise en cause par un débordement de grande amplitude.
- le théâtre du *Moyen-Orient* ou de l'*Orient*. Essentiellement les terres des bassins du Golfe Persique et de l'Océan Indien. En général peuplement, sol et communications fort médiocres, compensés par une richesse fabuleuse en carburants. Pratiquement pas de forces militaires terrestres. Instabilité des conditions politiques. Région à influence surtout britannique et secondairement américaine; quasi impossibilité de rattachement permanent à un grand organisme mondial.
- le théâtre *extrême-oriental*, de la Birmanie aux Kouriles. Masses humaines très denses, mais développement au sens européen fort arriéré. Moyens de communication réduits; richesse économique en potentiel, partiellement

exploitée. Importance considérable des grands ports sous influence occidentale, tandis que les masses continentales subissent l'emprise russo-sino-soviétique. Ce théâtre est curieusement caractérisé par une bordure ou chaînes d'îles, qui renforce énormément le soubassement maritime de l'Occident. Ainsi stratégiquement la plus grande partie de la masse continentale peut être abandonnée tant que subsistent ports, points d'appui et bases égrenées sur les îles ou les promontoires du continent.

Au point de vue politico-stratégique, l'enchêtrement des positions et des commandements y est extrême. Les U.S.A. y dominant: en Corée, bien que sous l'égide du drapeau des Nations Unies, simple fiction honorifique pour les autres partenaires; au Japon, qu'ils ont vaincu mais que d'une manière ou d'une autre ils «intègrent», comme ils le font pour l'Allemagne et . . . comme César, qui après avoir conquis la Gaule s'en était fait une alliée; ils patronnent encore un «Pacte du Pacifique», réunissant tous les pays les plus évolués de cette région du globe; enfin ils «protègent» Formose. – L'Angleterre possède un système de bases de première valeur, également au long du continent; elle est partie à cette position essentielle du «Sud-Est Asiatique», dont la pièce-maîtresse est défendue durement par la France, l'Indochine, pendant de la Corée sur l'autre flanc du bloc chinois. Enfin l'Amérique est encore partie à cette position par son aide matérielle à la France. Ce Sud-Est Asiatique est le point de rencontre des grands empires sans qu'aucun lien formel ni institutionnel ni les y réunisse.

Les deux théâtres sont seconds en importance. – A noter surtout cette divergence des situations politiques et plus particulièrement de la part de l'Angleterre qui tente de louvoyer entre les deux grands rivaux, pour conserver son influence et sa clientèle.

– enfin le théâtre *polaire*, presque exactement inclus à l'intérieur du Cercle polaire, des Kouriles ou Détroit de Behring au Cap Nord norvégien, où se boucle la boucle. Ce théâtre se définit de lui-même. Là sont en présence seuls les Russes et les Américains, sauf quelques postes de Norvégiens. L'Alaska et l'extrémité de la Sibérie, la presque île Tchoukote, se font face pointe à pointe; le premier médiocrement développé, la seconde activement peuplée, équipée et recouverte de bases aériennes. Les Russes dans ces régions désolées sont en avance et leur aviation peut même menacer la rive du Pacifique de l'Amérique. – Sur l'autre face polaire, une sorte de trouée, entre Norvège et Islande, permettrait à des flottilles de sous-marins de gagner les eaux européennes. Ce théâtre offre son vrai spectacle, si l'on peut dire, en le considérant sur une carte dont le Pôle Nord est le centre de projection. Il apparaît alors qu'il n'y a pas une seule distance d'un continent à l'autre en passant par le pôle qui soit

aussi longue que celle de New-York à Paris ou Londres. Peut-être l'espace idéal pour de fantastiques engins téléguidés

Pour le moment ce théâtre est certainement le dernier en importance. Mais il suffirait que la technique parvînt à trouver des précédés pour la lutte aux grands froids pour que subitement il passe au premier plan.

En définitive, à ces quatre théâtres, l'Amérique est partie à tous; l'Angleterre à trois et la France à deux – ce qui donne bien la hiérarchisations de leurs importances mondiales. La situation de l'Amérique est prépondérante. Et toute se passe comme si toujours elle voulait traiter «bilatéralement» soit avec un groupe de partenaires (Atlantique), soit avec des partenaires isolés. Il est des cas fort curieux; ainsi elle traite en dehors du NATO avec l'Espagne pour ses bases, et pour le Maroc avec la France. Il n'y a pas d'organisation à la mesure du «front», mais des aménagements pour chacun des théâtres. A chaque cas elle a adopté le procédé le plus pratique, le plus adéquat et le plus rapide, car c'est souvent la pression des événements qui a commandé. Néanmoins, malgré leurs naivetés de néophytes, ce sont bien les Américains qui dirigent le monde occidental.

Le concept périphérique. Ce mot-là a déjà provoqué des controverses passionnées. Il est employé en général dans un sens partisan; le «neutralisme» (sorte de défaitisme de la guerre froide) l'affectionne particulièrement pour dénoncer le prétendu désintéressement américain à une défense rapprochée. Or stratégiquement et au point de vue d'une doctrine militaire, ce concept est judicieux.

Plus une puissance est élevée dans cette hiérarchie des partenaires, plus elle agit «périphériquement». D'ailleurs Moscou opère de cette façon quant au principal de ses moyens à disposer sur un front de même envergure; c'est le rôle du chef de doser ses moyens et nuancer son action. A l'opposé, plus un pays est faible en importance plus il se cantonne dans une défense rapprochée et sur un seul secteur de l'immense périphérie.

Dans l'énorme coalition en préparation on retrouve à l'égard de ce concept et de son application cette même hiérarchisation des grandes puissances. L'Amérique a une attitude stratégique essentiellement périphérique, puisque du fait des événements elle a la garde et la responsabilité de la totalité du front; concentrer tous ses moyens serait une faute grave. L'Angleterre, à un degré moindre, car fort proche du théâtre principal et sous la trouée du Cercle polaire. Et la France, encore moins, puisque se situant elle-même à l'aboutissement des voies des invasions, en Europe et en Asie; par contre elle fait également «de la périphérie» lorsqu'elle s'efforce à remettre en état ses bases stratégiques nord-africaines, Bizerte, Mers-el-Kebir et même ses côtes marocaines. – A remarquer encore qu'à l'intérieur de la

coalition, comme indiqué de caractère maritime, plus une nation du fait de sa position géographique perd cette caractéristique et devient terrestre, moins elle participe également à l'aménagement d'ensemble de la périphérie.

Comment peut-on définir ce concept périphérique ? Au fait un très vieux concept qui dans l'histoire a noms : choisir ou préparer le champ de bataille, établir un camp retranché, équiper un front ; c'est-à-dire des activités préparatoires à des opérations proprement dites. Cependant dans le cas présent il s'agit d'une suite gigantesque de positions dont la caractéristique générale est maritime. Ainsi le premier acte préparatoire de la coalition réside en la possession de flottes de guerre et de transport ; ce fut aussi le premier réalisé par les puissances anglo-saxonnes. Le second correspond en la possession ou l'aménagement de ports, bases et voies de communication à terre – qui est actuellement en voie de réalisation. Et le troisième est la mise en état de défense d'un théâtre principal, avec le débarquement ou la création de forces terrestres – ce dernier acte a été entrepris.

Or jusqu'à ce dernier il s'agit de pure défense périphérique. Et ces deux premiers actes sont absolument nécessaires avant de passer au troisième. Ainsi on peut admettre que plus la défense périphérique aura été poussée, selon son vrai sens stratégique, moins elle deviendra « périphérique » dans le sens erroné qui lui a été donné complaisamment. On sera donc passé normalement à l'acte suivant : l'organisation défensive de régions ou zones estimées d'importance prépondérante (A noter qu'il a été fait usage des deux termes de terrestre et maritime mais que, étant donné l'omnipotence du facteur aérien, il faudrait toujours dire aéro-terrestre et aéro-maritime).

Tels sont semble-t-il les deux grands traits qui se dégagent de cette vaste coalition se dressant contre l'hémisphère du bloc agressif soviétique. Premièrement l'unification encore très imparfaite, à cette échelle du globe, des commandements politico-militaires et qu'il n'est guère possible de par-faire d'emblée. Secondement l'importance capitale de ces soubassements périphériques continus, dont il découle avec la même importance une conduite de la guerre obligatoirement unique. – En 1914—1918, l'immensité du front allait d'Ypres à Salonique ; l'unité de la manœuvre y a été médiocrement réalisée ; au second conflit mondial, les zones de guerre se sont amplifiées à la taille du globe, mais les Alliés ont pu y disjoindre les manœuvres, ainsi que cela s'imposait. Il n'est pas sur que ce soit possible à l'avenir du fait de la position centrale du commandement adverse, qui dès maintenant en guerre froide opère savamment d'une des faces de son continent à l'autre. – Le champ de bataille aéro-naval et terrestre a donc grandi à la taille d'un hémisphère.

Et l'Europe à caractère continental. C'est bien là le paradoxe de cette Défense de l'Occident dont on s'évertue à déterminer les grands fondements maritimes et périphériques pour devoir en arriver à la mise en état de défense terrestre de l'Europe à caractère continental. Cela tient à quelques raisons : la valeur potentielle des peuples européens, berceau et centra de gravité de la civilisation ; puis à une donnée stratégique que jamais les guerres du continent n'avaient mise en évidence jusqu'en 1940, c'est-à-dire l'importance énorme du promontoire breton sur l'Océan, d'où l'enceinte périphérique peut être percée. L'Europe n'a pas en effet sur l'Atlantique un même chapelet d'îles comme celui bordant l'Asie. – Coûte que coûte l'Europe doit être défendue, à moins de la reconquérir, soit sans doute la pire éventualité.

Or les choses se sont enchaînées somme toute favorablement. Pendant cette phase « politique » de deux ans (1948 à 1950), l'Amérique a développé considérablement ses moyens aériens et maritimes, puis construit l'armature périphérique. Alors s'ouvre la phase militaire, dont la première année a vu l'instauration d'un commandement unique fait également unique en temps de paix, ainsi que la création des grands commandements subordonnés et la réunion des moyens de douze, puis quatorze partenaires, bientôt quinze. On aboutit ainsi à un nouveau palier, celui des divisions (cinquante, dont la moitié à temps), des groupes aériens et des lignes de communications terrestres (Bordeaux-le Rhin).

On estime encore au moins à deux nouvelles années, 1953 et 1954, d'efforts ascendants, avant la phase dite d'entretien – ceci est indiqué naturellement sous la forme la plus succincte qu'il soit, mais on imagine aisément l'infinité de mises au point et de progrès à réaliser.

Enfin, tout en restant dans les généralités, comment peut-on définir le résultat atteint actuellement ? L'Europe possède un corps de bataille, faible quantitativement, sans doute excellent qualitativement. Mais qui plus est, ce corps de bataille s'inscrit dans un cadre de commandement organisé, avec ses arrières et son infrastructure en voie de création et sa périphérie assurée.

Une agression est-elle encore possible ? Peut-être. Toutefois ce qui est certain, c'est que la contre-manœuvre ou la « reconquête » pourrait se déclencher dans un délais relativement très court. Cela suffit à empêcher l'agression. Car si la reconquête représente la pire éventualité pour l'Europe, elle est également fort grave pour l'agresseur, en vertu d'une toute autre raison : une perte de prestige mortelle.